

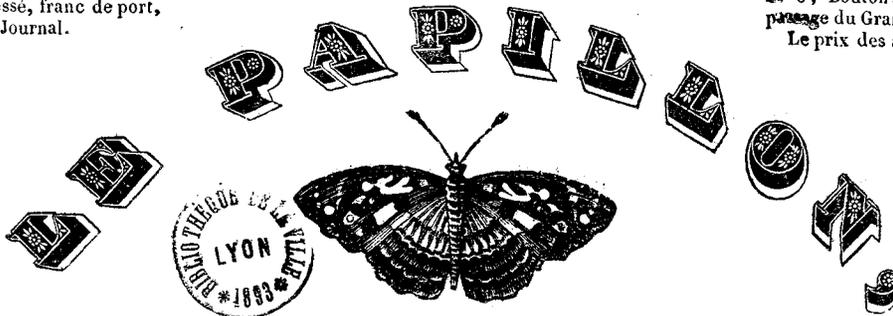
N° 298. — Jeudi et Dimanche, 27 et 30 Août 1835.

Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3^{me} ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M^{mes} Geury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

Le Papillon cesse de paraître à dater du 1^{er} septembre. Ceux des abonnés auxquels il serait dû sur leur abonnement peuvent s'adresser au bureau.

GRAND-THEATRE.

La première représentation d'*Angélo* a eu lieu jeudi. Elle avait à lutter avec le *Triolet bleu*, vaudeville où jouait M^{lle} Déjazet. La foule a été pour le *Triolet bleu* et pour l'actrice du Palais-Royal. C'est une chose affligeante en elle, selon nous, que cette affluence d'hommes et de femmes surtout, que l'on voit constante aux représentations de M^{lle} Virginie Déjazet. Jamais succès plus soutenu et plus lucratif n'avait eu lieu sur nos deux scènes. *Titine-Camuzet*, *Frétilton*, *Atala* et *Tutti quanti* emportent en beaux écus une preuve de la morale et du bon goût de notre public. Croyez-vous que si le théâtre nous eût offert quelque haut enseignement, vous eussiez vu une foule aussi compacte, aussi assidue; croyez-vous qu'un talent vrai et pur eût exercé la même influence? Rappelez-vous les représentations de *Richard d'Arlington*, le meilleur drame de notre époque, la plus forte leçon donnée à l'ambitieux po-

litique! Rappelez-vous encore Vernet, le premier comédien de Paris, jouant ici dans le désert! Tout le secret de l'engouement de notre public pour Déjazet, c'est que sa sensualité y puise un aliment. La grisette, telle est la femme qu'il faut à ses appétits. Et il la retrouve dans Virginie avec toute son allure, dans toute sa vérité. Il ne demande au théâtre que la reproduction de son libertinage. Aussi l'art dramatique s'en va, la haute comédie se fait vaudeville.

Angélo avait attiré un petit nombre de spectateurs. *Angélo*, dernier ouvrage de Victor Hugo, nous a semblé plutôt un cadre destiné à faire briller les deux premières actrices de la capitale, M^{lle} Mars et M^{me} Dorval, qu'une œuvre d'art consciencieusement élaborée et couvant une pensée morale et civilisatrice. La pièce privée de cet intérêt de personnalité et vue en elle seule est faible, fautive de situations, dénuée de vraisemblance et languissante dans sa péripétie. Le dialogue de ce drame, à part quelques mots vrais et sentis, frise souvent la parodie, et il y a telle scène où il n'y aurait qu'à changer l'inflexion de voix pour en faire la charge la plus bouffonne.

Les rôles de *Tisbé* et de *Catarina* demandent à être joués sans aucune hésitation et avec l'entraînement de la passion. Une première représentation a toujours ses doutes et ses inquiétudes. Elle n'a pas permis aux deux

actrices chargées de cette longue et difficile tâche, de s'y montrer ce qu'elles peuvent y être. Nous les attendons à une nouvelle audition. M. Valmore a joué Angelo avec une grande noblesse et une grande simplicité. Il a su se faire toujours écouter et applaudir plusieurs fois par un public plus disposé à rire de l'œuvre d'Hugo qu'à s'identifier avec elle. C'est un succès qui revient directement à l'artiste.

M^{lle} Virginie Déjazet a terminé hier soir la série de ses représentations au milieu d'une pluie de couronnes et de bouquets. La salle était comble; la sémillante actrice a, par sa gaieté, sa verve et son jeu facile, justifié cet empressement. Quelques vers assez mauvais ont été lus en son honneur.

— Prudent, que le public du Gymnase regrette avec raison, va donner quelques représentations sur le théâtre où il a si long-temps paru avec avantage, et nous rendre momentanément quelques-uns des ouvrages dont nous sommes privés depuis son départ. Il reparaitra lundi dans *Schœnbrun et Ste-Hélène* et *M. Jovial*.

— A ce soir la *Famille Polonoise*, œuvre du terroir! bonne chance!

— *Gustave* est à l'étude et doit nous apparaître dans la quinzaine. On raconte de merveilleuses choses sur le nage une surprise : costumes, décors, illuminations, tout sera éblouissant.

— On monte *Jeanne Vaubernier*, comédie gaie, vive et spirituelle. Cela nous reposera du drame.

La maison Giroux, de Paris, a envoyé dans notre ville M. Léopold, avec une collection de dessins et d'aquarelles dus à nos célébrités contemporaines. Les amateurs peuvent se présenter à l'hôtel de Provence et feuilleter les cartons de M. Léopold. Garneray, Decamps, Messonnier, Bellangé, Raffé, les deux Johannot, Guadin, ont là d'excellentes pages. Voilà une occasion d'enrichir ses album; qu'on se hâte d'aller visiter M. Léopold et de choisir entre tant de petits chefs-d'œuvres!

LA TROUPE DE MOLIÈRE.

On a imprimé en tête de plusieurs éditions de Molière, une prétendue *Histoire* de sa troupe qui, empruntée au *Mercur* et à l'ouvrage des frères Parfait, n'est qu'une biographie des acteurs dont Molière était le directeur et le camarade, mais non une histoire proprement dite, non plus qu'un journal de son théâtre et de sa régie. Ainsi on voit bien dans ce morceau que telle actrice était plus que légère, que tel acteur était

habituellement sifflé par le public; mais en quoi ces détails établissent-ils une différence entre les artistes du 17^e siècle et les nôtres? Ce qu'on voudrait et ce que, sur la foi du titre, on espérait y trouver, ce sont des détails sur l'administration théâtrale et la mise en scène à cette époque, sur les réglemens et les recettes d'alors; or, c'est ce qu'on y chercherait vainement.

L'absence de ces renseignements nous a donné le désir de les recueillir là où ils pourraient se trouver enfouis. C'est dans ce but que nous avons sollicité et obtenu de M. le directeur de la Comédie Française d'être admis à consulter les archives de cette société. Voici quel été le résultat de nos investigations :

Il existe trois registres de la troupe de Molière.

Le premier embrasse du 16 avril 1663 au 6 janvier 1664;

Le second du 12 janvier 1664 au 4 janvier 1665;

Le troisième du 29 avril 1672 au 21 mars 1673.

A défaut d'une série non interrompue de registres, ceux-ci sont peut-être ceux qu'il était le plus important de retrouver, car ils enclavent en quelque sorte la carrière théâtrale de Molière, à Paris, où sa troupe vint se fixer le 24 octobre 1658, et où il mourut le 17 février 1673.

La troupe de Molière ne jouait que trois fois par semaine, les mardi, vendredi et dimanche. Ce long intervalle de repos entre représentation faisait que la curiosité du public demeurait très long-temps sans être satisfaite quand une pièce avait réussi, et que son succès se prolongeait des mois entiers, interdisant la scène à toute autre œuvre. Ainsi la *Critique de l'Ecole des Femmes*, représentée pour la première fois le 1^{er} juin 1663, en compagnie de l'*Ecole des Femmes*, reprise à cette occasion, fut donnée sans interruption avec cette pièce jusqu'au 12 août suivant : ce n'est qu'à partir de cette époque que les représentations cessèrent d'être consécutives et que les habitués virent varier leurs plaisirs.

Il est une autre habitude de la troupe de Molière qui devait donner lieu à de nombreuses et bruyantes réclamations, du moins de la part des auteurs : Molière faisait représenter ses pièces presque tous les soirs; d'autres noms que le sien figuraient rarement sur l'affiche.

Ainsi dans le premier registre, qui renferme le détail de 99 représentations, nous voyons Molière composer le spectacle entier avec une de ses pièces huit fois; avec deux, cinquante-cinq fois; trente fois ses œuvres peu nombreuses encore en 1663, fournissent une des deux pièces représentées; six fois seulement la scène est entièrement laissée à d'autres auteurs. C'est donc pour Molière un total de soixante-trois soirées complètes et de trente soirées en partage, tandis que tous les autres auteurs ensemble ne comptèrent que six représentations pleines et trente demi-représentations.

Ces auteurs furent Corneille (*Cinna*, *Sertorius* et le *Menteur*, dix-sept fois); Tristan (*Marianne*, neuf fois); Rotrou (*Vincelas*, cinq fois), et Scarron (*Don Japhet*, *l'Héritier ridicule*, cinq fois).

Dans le second registre, contenant le détail de quatre-vingt sept représentations, on ne voit pas Molière se montrer beaucoup plus traitable envers ses rivaux, ou plutôt envers ceux que ses ennemis pouvaient donner pour tels; car Corneille en était déjà à *Sophonisbe*, et Racine en était encore aux *Frères ennemis*. Molière, sur ces quatre-vingt-sept soirées, en remplit seul soixante-deux (huit avec une seule de ses pièces, cinquante-quatre avec deux); quinze fois il eut de moitié avec un autre auteur les honneurs de la représentation; dix fois seulement il céda complètement la place. Sur ces vingt-cinq représentations, Racine en compta quatorze pour sa *Thébaïde*; l'auteur anonyme de la *Bradamante ridicule* cinq, et Corneille et Scarron trois chacun.

Le dépouillement du troisième registre montre que, huit ans plus tard, le répertoire était encore moins accessible aux autres auteurs dramatiques. Du 29 avril 1672 au 17 février 1673, on trouve le détail de 118 représentations; quatre fois seulement Molière ne fournit rien, deux fois il admit un autre auteur en partage, et cent douze fois il occupa la scène à lui seul.

Les recettes, à cette époque, étaient beaucoup plus fortes que celles d'aujourd'hui, par rapport aux frais quotidiens et aux frais extraordinaires.

Les frais, à cette première époque, étaient peu considérables. Voici le détail de la dépense du jour de la plus forte recette; elle se trouve augmentée à cette représentation de beaucoup de frais accessoires qui ne se reproduisent pas tous habituellement :

Frais ordinaires, 55 liv. 3 s. — Frais extraordinaires, 3 liv. 8 s. — Pour les soldats, 9 liv. — A M^{lle} Marotte, 3 liv. — Aux assistans, 1 liv. 10 s. — Pour l'augmentation de chandelle, 6 liv. 6 s. — Pour le feu, 10 s. — Pour la tare de l'or léger, 13 liv. — A François, 2 liv. — Au menuisier, en rabattant, 11 liv. — Total, 104 liv. 17 s.

Il nous faut reprendre chacun de ces articles successivement :

Les *frais ordinaires* demeurèrent à peu près les mêmes durant toute la direction de Molière, car sur le troisième registre, à un intervalle de près de dix ans, nous les voyons plusieurs fois portés à 54 liv. 2 s. Les *frais extraordinaires*, compris ici pour 3 liv. 8 s., prirent parfois un tout autre développement, et quoique les recettes ne fussent pas plus productives en 1673 qu'en 1663, nous voyons les frais extraordinaires de la première représentation du *Malade imaginaire*, porter à une somme de 373 liv. 4 s. le total de la dépense du jour. Aux soirées suivantes, elle se trouva réduite à 270 liv. environ. Le grand nombre de figurans que de-

mande la cérémonie de cette pièce explique ce surcroît de déboursés.

Les *soldats*, c'est-à-dire la garde de service, n'entraînaient alors qu'une dépense de neuf livres.

Mademoiselle Marotte Beaupré était une actrice de la troupe de Molière, qui, d'après cette mention assez souvent répétée, n'avait pas part de sociétaire, mais était payée par représentation. Son salaire ne varie jamais, trois livres.

Les *assistans* étaient les figurans sans doute.

Le *feu* n'est porté dans ce bordereau de dépense que pour dix sous; mais nous devons faire observer que c'est le bordereau d'une époque presque caniculaire, le 15 juin (1663).

La *chandelle* était le mode d'éclairage des théâtres de cette époque. S'il était économique, il n'était pas, du moins par les continuelles allées et venues des moucheurs, de nature à seconder l'illusion théâtrale. Nous devons dire, comme progrès, que sur le troisième registre, dans la dépense, à côté de l'article *chandelle*, on lit le mot *bougie*, mais aux seules représentations du *Bourgeois gentilhomme*, sans doute pour la fête donnée par Dorante à Dorimène avec l'argent de M. Jourdain.

La *tare de l'or léger* était un déchet qui se reproduisait à chaque représentation sur le produit des recettes. La monnaie d'or étant alors celle dont se servaient presque uniquement la cour et les hommes de la haute finance, la rognure des pièces donnait lieu à des dépréciations assez marquées dont les théâtres se trouvaient victimes.

François était sans doute un garçon de théâtre. Mais comme cette mention n'est pas quotidienne, il est probable que les deux livres pour lesquels il est porté ici, étaient la rémunération de plusieurs jours de travail.

Le dernier article (*au menuisier, en rabattant*), est le paiement d'un mémoire. C'est une de ces dépenses qui ne se reproduisaient pas journellement.

Voici un autre détail de dépense du même registre; le 25 mai 1663, on donnait *Don Japhet*; la recette fut de 265 livres.

Frais ordinaires.	55 liv. 13 s.
A Craunier, pour des menus frais	1 10
A M. Ducroisy, pour une charité	11 »
Pour les capucins.	1 »

On trouve souvent sur les registres des mentions de *charités*.

On y voit même une fois figurer le prix de deux messes; mais c'est quelques jours après la mort de Molière, et sans aucun doute à l'occasion de cet événement.

Quant aux *capucins*, les aumônes à eux faites reviennent sans cesse pour des sommes de dix sous à deux et trois livres. Jusqu'en 1696, ces dons demeurèrent variables; mais à partir de cette époque, les comédiens Français consentirent à ce qu'il fût prélevé chaque

mois sur leurs recettes, une somme à répartir entre les plus pauvres couvens de Paris. Le 25 février 1699, cet abandon jusque là facultatif de la part des directeurs, devint obligatoire, et une ordonnance de cette date porte que « le roi, voulant contribuer au soulagement des pauvres, dont l'hôpital-général est surchargé, a cru devoir leur donner quelque part aux profits considérables qui reviennent des opéras de musique et comédies qui se jouent à Paris par sa permission. » C'est de cette dernière époque que date ce qu'on appelle le *droit des pauvres*.

Le Découragement.

A MADAME ***.

Quand battu par les flots un navire égaré
Cherche en vain dans la nuit quelque port ignoré,
Quand sans mâts, sans agrès, sans cordages, sans voiles,
Sur l'abîme béant, sous un ciel sans étoiles,
De ce navire en deuil l'équipage éperdu
Sur le pont submergé, sans espoir s'est rendu...
Alors aux cris impurs de la horde en furie
Succède un grand silence! et d'un enfant qui prie
Qui prie avec ferveur, mains jointes, à genoux,
La voix s'élève aux cieux, disant : Protégez-nous!
Et le front prosterné, l'équipage répète
Le saint cantique, au bruit de l'affreuse tempête!
O miracle! soudain le ciel intercédé
Par l'enfant ou quelque ange à leurs vœux a cédé.
L'horison s'éclaircit, l'orage en fuyant gronde
Et le calme renaît dans les cieux et sur l'onde!
Ainsi de son esquif, d'écueils environné,
Pauvre marin lassé, de tout abandonné,
Près de son luth muet courbant sa noble tête,
Sous l'orage en pleurant, prie en vain le poète!
Hélas! il désespère en sa morne douleur
D'atteindre un jour le port, terme de son malheur,
Il désespère, enfant, que les flots de la foule
Menacent d'étouffer.... brin de paille que roule
Et brise en mugissant la *bande* des autans!
Bientôt, de le sauver il ne sera plus temps!
Déjà d'un œil éteint il contemple l'abîme
Qui gronde autour de lui, menaçant sa victime;
Il prie encore.... soudain il croit dans le lointain
Entendre le signal d'un salut incertain....
Puis essaye en pleurant un hymne de détresse
Un hymne à déchirer tous les cœurs de tristesse...
Il prie encore... écoute, et reconnaît la voix
Que sa muse souffrante appela tant de fois!
Cette voix douce, aux cieux, comme un léger nuage
S'élève de sa barque échappée au naufrage :
Et sa barque bientôt sur les flots apaisés

Vogue libre, étalant tous ses mâts pavoisés!!!
Sur cette vaste mer si féconde en tempêtes,
Où vous voguez aussi vers de rares conquêtes
Pour braver l'injustice, et conjurer le sort,
Pour enchaîner l'envie à votre libre essor,
N'écoutez que la voix qui du fond de votre âme
Vous crie avec l'amour d'une amante qui blâme :
« Espérez, espérez, votre étoile est aux cieux!
« Eclatante boussole, elle brille à vos yeux!
« Redoublez vos efforts, redoublez de courage
« Et votre esquif bientôt aura touché la plage,
« La plage ou le poète, ainsi qu'un pèlerin
« Se repose oubliant les périls du chemin....
« Cette riante plage, où (vous pouvez m'en croire)
« Vous attend une amie, une sœur.... c'est gloire!

CLAUDIUS ANTONY RÉNAL.

LA

FLORE DES JEUNES ARTISTES,

OU

BOTANIQUE PITTORISQUE.

En publiant cet ouvrage, l'auteur n'a pas la prétention d'offrir au public une Flore supérieure à celles qui sont déjà connues sur la botanique, mais bien l'espoir de rendre l'étude de cette science plus récréative, en puisant dans les ouvrages les plus appréciés de ce genre tout ce qui peut intéresser davantage relativement à la culture et aux propriétés des fleurs qui ornent nos jardins et embellissent nos champs : en y joignant leur histoire symbolique et toutes celles qui peuvent y avoir rapport, décrivant de plus la méthode pour les peindre à l'aquarelle, il a voulu offrir à l'artiste des compositions heureuses; à l'amateur, des collections qu'il pourra copier à l'aquarelle sans le secours d'aucun maître, n'ayant seulement à suivre que les leçons de ce genre données par le texte; à l'homme du monde, un délassement agréable; au praticien, peut-être quelques renseignements utiles; et à la jeunesse, un traité de botanique qui pourra lui être confié en toute sécurité.

Si la plupart des personnes qui habitent la campagne, loin de se plaindre de la monotonie et de l'ennui qu'elles y éprouvent, se rendaient compte de la naissance, de l'existence, de l'utilité, je dirai même de l'histoire de cette foule de petits êtres qui les entourent, la campagne leur offrirait une occupation d'autant plus agréable, qu'elle serait d'un intérêt toujours croissant.

Ces fleurs, qui, non contentes de charmer notre vue, et plus souvent encore notre odorat, nous deviennent précieuses par leurs vertus, sont des êtres qui vivent, qui respirent; les principes de leur existence ne se ressemblent pas, elles réclament des soins différens et tout-à-fait maternels; d'ailleurs peut-on les considérer sans intérêt? leur langage, comme leur emblème, ne nous en offre-t-il pas un tout iderulicr?

On souscrit à Lyon chez MM. A. Baron, rue Clermont, n° 5.

PÂTE PECTORALE

DE REGNAULD AINÉ,

PHARMACIEN, A PARIS.

La Gazette de santé signale, dans son n° 36, les propriétés de cette pâte pour guérir les rhumes, coqueluches, l'asthme, catarrhes, et pour prévenir ainsi les maladies de poitrine.

Le seul dépôt, à Lyon, est chez M. Boitel, pharmacien, rue Lafond, n° 24.